



ROMAN Un militaire, seul survivant de sa troupe, recueille un bébé dont les parents sont morts. Commence une errance dans un monde en plein chaos

Père d'adoption sur les routes d'un pays en guerre

SKODA
d'Olivier Sillig
Buchet-Chastel, 112 p., 11 €

Olivier Sillig ne perd pas de temps. Il n'en a guère à gaspiller pour faire courir ce court récit sur une centaine de pages. Dès les premières lignes, voici Stjepan, un jeune soldat d'une armée et d'un pays jamais cités, couché inconscient sur le chemin de tout son long. Un obus a tué autour de lui les autres militaires, qui gisent sans vie sur la piste en terre entourée de garrigue où le chant obstiné des cigales couvre le silence. Morts aussi les passagers d'un véhicule : le conducteur, la jeune femme à ses côtés. Mais pas le bébé qu'elle nourrissait à son sein. Après avoir repris connaissance, Stjepan, seulement blessé à la tête, s'empare d'une chemise blanche dans la valise du civil défunt et se remet en route. Mais une voix en lui l'oblige à revenir sur ses pas pour emporter le bébé. « Salut toi », lui lance le soldat. Fille ? garçon ? Pas le temps de regarder. La voiture dans laquelle il a trouvé le nourrisson est une Skoda, alors il lui donne ce nom : « Salut Skoda ! »

L'écriture d'Olivier Sillig parle pour son

héros : simple, sans effet de manche, directe, sans peur du sang, du sexe, de la violence. Ballotté par la guerre, Stjepan n'a pas le temps de se souvenir, de réfléchir à un avenir, à une vie avant ou après le conflit. La guerre imprègne tout et réduit les exigences à l'essentiel : survivre. Et désormais, plus compliqué : survivre à deux. Le jeune homme ne se pose pas de questions existentielles. Il trouve des réponses pratiques aux problèmes quand ils surgissent : chanter pour calmer les pleurs de Skoda, improviser un biberon de fortune avec un sac plastique, se soumettre aux désirs d'un douanier pour obtenir de faux papiers et du lait... Mais la présence de l'enfant rappelle que la vie a eu d'autres couleurs, celles du bonheur peut-être. Un surnom s'impose dans la bouche de Stjepan, « Petite hirondelle », et avec ces mots renaissent quelques images d'enfance et de solidarité. Effrayé par sa toute-puissance sur le nourrisson qu'il pourrait tuer en le jetant contre des rochers, comme on le fait de chatons d'une trop nombreuse portée, le soldat trouve les gestes et la tendresse pour s'occuper de lui.

Dans son errance, Stjepan croise un groupe de femmes qui vit, avec un vieillard

et une demi-douzaine d'enfants, dans une ferme transformée en camp retranché. Aucun homme en âge de faire la guerre. Partis ? Massacrés ? La vieille qui règne sur la petite communauté ne consentira en guise d'explications rien d'autre que de laconiques « Ça va, ça va ». Pour gagner le droit de rester quelques jours dans ce gynécée où la belle Marija allaite Skoda avec la même générosité que son propre bébé, Stjepan s'applique à réaliser ce qu'on lui demande - enchaîner les travaux des champs, enterrer les morts...

Dans ce chaos permanent, les rencontres se suivent sans se ressembler sur la route de Stjepan et Skoda. Les dernières pages donnent au récit l'allure d'une fable et confèrent tout son sens à ce texte percutant et efficace. Sous ses airs rudes mais ténus, il évoque l'absurde et la nécessité de prendre soin d'autrui pour se sauver soi-même, la fragilité d'une existence et la force de la vie.

CORINNE RENOU-NATIVEL

La présence de l'enfant rappelle que la vie a eu d'autres couleurs, celles du bonheur peut-être.